

la main détachait son ombre sur la muraille.

—Ma sœur, arrivons-nous à temps? murmura Anne.

—Oui, madame, mais bien juste... Madame ne vous reconnaîtra pas... C'est la fin.

—Elle a été atteinte quand?...

—Ce matin, par le froid... Elle a voulu sortir, bien qu'on l'ait prévenue que la température était terrible. On l'a ramenée sans connaissance. Elle a retrouvé un peu ses esprits et elle a dit quelques mots... " Voir Simone... Testament..." Je crois bien qu'elle aurait voulu ajouter quelques paroles, mais elle n'a pas pu. Elle a seulement répété plusieurs fois les mots que je vous dis. Et puis, elle n'a plus parlé. Sa femme de chambre a déclaré que Mlle Simone était sa filleule. Alors, nous vous avons envoyé la dépêche.

La religieuse expliquait tout cela, de sa voix tranquille et douce, arrêtée au seuil de la chambre, cette chambre où Simone avait passé une heure si cruelle!

—Chérie, sois courageuse, lui murmura Anne, qui voyait son visage creusé par l'émotion.

Elle inclina la tête et, se raidissant par un sursaut de volonté, elle suivit Anne dans la chambre. Alors elle aperçut, renversé sur l'oreiller, le visage contracté de Mme Dalbigny, dont les paupières étaient closes.

Instinctivement, elle se laissa glisser à genoux et tout bas, le cœur treint par l'angoisse et la pitié, elle murmura, sans penser :

—Ah! marraine, marraine, dites-moi que vous n'êtes plus irritée contre moi!... Vous m'avez appelée... Je suis là, près de vous!...

Mais les yeux restèrent fermés, les traits inertes; seules, les mains s'agitaient d'un geste machinal.

Des mots de prière montèrent aux lèvres de Simone. De toute son âme, elle les disait, demandant avec la foi des jeunes, une guérison impossible.

Anne, qui observait le visage de Mme Dalbigny, se pencha vers elle :

—Chérie, il ne faut pas rester plus longtemps dans la chambre... Viens avec moi...

Et Simone était si brisée d'émotion, que, docile comme un enfant, elle se leva et se laissa emmener dans une autre pièce...

Quand, le lendemain, elle ouvrit les yeux, la dernière minute était venue pour Mme Dalbigny.

La cérémonie funèbre eut lieu en grande solennité, le deuil conduit par le colonel de Broye. Dans la foule des assistants, Simone reconnut au passage la petite Mme Saran, dont les yeux pâles étaient pleins de larmes, et son fils qui, digne et froid, la salua cérémonieusement.

Elle, d'ailleurs, n'y prit point garde. Elle n'avait plus qu'une pensée: retourner vite à Paris où l'attendait René, oublier près de lui les souvenirs funèbres qui la hantaient.

—Ainsi, Anne, nous repartons à quatre heures?...

—Oui, mon petit. J'ai encore quelques arrangements à prendre, puis je vais te rejoindre pour ter-

miner les sacs de voyage. Veux-tu les commencer en m'attendant?...

Anne, appelée au dehors, sortit rapidement du salon et Simone se préparait à lui obéir, quand la porte s'ouvrit secrètement et la voix du domestique prononça :

—Si monsieur veut entrer, je vais prévenir le colonel et mesdemoiselles de Broye.

Simone bondit hors du fauteuil où elle était demeurée songeuse. Mais il était trop tard pour fuir. Le visiteur, un homme d'un cinquantaine d'années, avec des favoris grisonnants, entra, et, l'apercevant, l'arrêta du geste, tout en s'inclinant devant elle :

—Mademoiselle Simone de Broye, sans doute.

—Oui, monsieur.

—Alors, mademoiselle, voulez-vous être assez bonne pour demeurer, car j'ai à vous entretenir, ainsi que monsieur votre père. J'étais le notaire de Mme Dalbigny, Maître Debuc.

Simone, étonnée, s'assit, indiquant un siège au notaire. Il y eut un silence. Maître Debuc semblait méditer; mais ses petits yeux gris, très vifs, observaient Simone, pensive, son jeune visage nimbé par le rayon du soleil qui filtrait à travers la dentelle des rideaux.

Le colonel arrivait, puis Anne. Les présentations faites, Maître Debuc reprit :

—Mesdames, colonel, je ne veux pas vous retenir, sachant que vous partez cette après-midi. Mais je devais vous faire une communication, avant que vous ne quittiez Amiens. Mme Dalbigny a laissé un testament dont la teneur intéresse Mlle Simone de Broye, ici présente, je crois.

—M'intéresse, moi? jeta Simone stupéfaite.

—Oui, mademoiselle. Ce testament a été déposé à mon étude par Mme Dalbigny, il y a une année.

Maître Debuc s'arrêta un peu et feuilleta des papiers dans sa serviette entr'ouverte. Simone, effarée, le contemplait; Anne et le colonel attendaient. Il continua, étirant ses favoris d'un geste qui paraissait lui être familier :

—Ce testament m'a donc été remis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et je suis charmé, mademoiselle...—il salua Simone—de vous annoncer que vous êtes héritière des bijoux et mobilier de Mme Dalbigny, plus d'une somme de cinq cent mille francs à valoir sur la totalité de sa fortune; les cent mille francs restant, affectés à un cousin éloigné de ma cliente. Le testament dont je vais vous donner lecture éclairera votre religion, bien mieux que toute mes paroles.

Il prit une feuille, et la voix monotone, l'articulation nette, il commença la lecture de l'acte. Simone ne l'entendait même pas. Elle ne comprenait qu'une chose, incroyable, inouïe!... Elle n'était plus pauvre. La misérable question d'argent ne la séparait plus de René Soraize à qui elle allait avoir la joie de rendre un peu de sa fortune perdue... Était-ce vraiment une réalité, ce bonheur soudain, qui venait ainsi à elle?... Bouleversée, elle regardait son père et Anne qui, eux, écoutaient, attentifs. Le notaire se tut et Simone ren-